

Entre le signe et l'image; le choc des deux cultures dans *La goutte d'or* de Michel Tournier

Maria Gubińska
Université Pédagogique de Cracovie, Pologne
mariagub@op.pl

Synergies Pologne n°6 - 2009 pp. 145-152

Résumé : *Un jeune saharien, Idriss, protagoniste du roman de Tournier, quitte son oasis à la recherche d'une vie plus facile à Paris ; le choc culturel est inévitable. Dans notre article, nous voudrions étudier l'aventure d'Idriss en tant que rencontre des deux cultures ; celle du signe ancrée dans la culture arabo-musulmane et la culture de l'image de l'Europe d'aujourd'hui. Selon l'approche sémiotique, la littérature peut être analysée dans un contexte interdisciplinaire ; c'est la raison pour laquelle nous nous pencherons sur le contexte culturel de ce roman.*

Mots-clés : Autre, choc des civilisations, interculturalité

Abstract : *Idriss, the hero of the Michel Tournier's novel "Golden Droplet", is a young inhabitant of the Sahara oasis who leaves his home for Paris in search for a better life. In this situation the clash of cultures seems to be inevitable. In this essay I would like to look at Idriss' adventure which I understand as a meeting of two different cultures, a culture of the sign which is immanent for Muslim civilization and a culture of the image characteristic for the civilization of the contemporary Europe. Semiotic perspective enables us to apply interdisciplinary approach, consequently I will try to analyze the novel by using cultural context.*

Key words : Other, clash of civilizations, interculturality

La goutte d'or de Michel Tournier est un livre, nous n'osons pas dire un roman vu les opinions des critiques qui en parlent comme un conte philosophique ou un conte tout court, malgré l'avis de Tournier, lui-même, qui l'a défini comme un roman (Mrozowicki, 2000 : 289) qui repose sur deux axes : le premier qui s'inscrit dans le trajet du héros principal, un jeune Berbère, Idriss qui part à la recherche d'une vie meilleure à Paris ce qui mène indubitablement au choc des deux cultures : la saharienne, traditionnelle et la culture occidentale (au sens large de ce terme). Cet impact des deux cultures ne commence pas au moment d'arriver à Paris; il commence déjà en Algérie, c'est pour cela que nous parlerons de toutes les étapes de ce trajet pendant lequel le saharien s'oppose à l'occidental.

Le deuxième axe comporte un message inscrit dans le premier et concerne la culture du signe (arabe) confrontée à la culture occidentale de l'image. Dans la

première, la prédominance de l'écriture, du signe se trouve bien expliquée à la fin du livre, par un maître calligraphe arabe, Abd Al Ghafari qui s'adressait ainsi à ses élèves musulmans qui se trouvant à Paris étaient agressés par l'image :

Trois mots pour désigner le même asservissement. L'effigie est verrou, l'idole prison, la figure serrure. Une seule clef peut faire tomber ces chaînes : le signe. L'image est toujours rétrospective. C'est un miroir tourné vers le passé. [...] En vérité l'image est bien l'opium de l'Occident. Le signe est esprit, l'image est matière. La calligraphie est la célébration de l'invisible par le visible. L'arabesque manifeste la présence du désert dans la mosquée. Par elle l'infini se déploie dans le fini. Car le désert, c'est l'espace pur, libéré des vicissitudes du temps. C'est Dieu sans l'homme. [...] [Le calligraphe] dialogue seul avec Dieu dans un climat d'éternité. (Tournier, 2002 : 201-202)

Le signe acquiert une dimension transcendante, donc un sens complet, plus riche que celui de l'image. De cette façon, le voyage d'Idriss se situe à deux niveaux; anthropologique, social, palpable qui correspond au changement d'entourage, à la recherche d'une vie meilleure et celui qui est la quête du sens. Une partie de son identité a été, selon lui, « volée » par une belle blonde française qui avait pris sa photo dans l'oasis saharienne; donc pour l'avoir, il faut la chercher (aussi bien son portrait qu'une blonde française) à Paris parce que

[...] les oasiens [de Tabelbala] sont trop pauvres pour se soucier de photographie. Ensuite parce que l'image est redoutée par ces berbères musulmans. Ils lui prêtent un pouvoir maléfique; ils pensent qu'elle matérialise en quelque sorte le mauvais oeil. (Tournier, 2002 : 14-15)

Récupérer sa photo, c'est re-devenir soi-même, c'est re-trouver son statut et le sens de sa vie. Cette confrontation des deux axes parcourt tout le livre. Dès le début Idriss réfléchit sur son choix : choisir l'oasis, le Sahara, une vie sédentaire, ou au contraire, partir comme beaucoup d'autres, devenir (paradoxalement) dans un certain sens nomade¹ : cette question est pour lui fondamentale. Le mariage de la fille d'Ahmed ben Baada qui marie sa fille Aïcha au fils aîné de Mohammed ben Souhil est pour Idriss une bonne occasion pour réfléchir sur son avenir, et au sens plus large sur le sens de sa vie. Il est obsédé par cette question d'autant plus qu'il vient de perdre son grand ami, Ibrahim mort étouffé par le sable et des pièces de bois dans un puits pourri.

La mort tragique d'Ibrahim avait ouvert un grand vide d'amitié autour de lui que pas un garçon de l'oasis ne pouvait remplir. [...] Au spectacle de ce jeune homme [un jeune marié] qui s'enracinait solennellement à Tabelbala en devenant mari, et sans doute bientôt père, Idriss se sentait des ailes lui pousser aux talons, et il pensait avec un élan affamé à la photographe blonde qui lui avait pris son image et l'avait emportée avec elle dans son véhicule de rêve. En vérité deux scènes contradictoires se disputaient son imagination. [...] il se voyait surtout prenant la route et s'engageant vers le nord dans une longue marche qui s'achèverait à Paris. la viellie Kuka l'avait deviné, il ne songeait plus qu'à partir. (Tournier, 2002 : 28- 29)

La question ne le quitte pas et avec le temps la réponse se cristallise :

Partir, ou alors se marier selon les rites. Partir, plutôt, partir ! (Tournier, 2002 : 48)

Son choix n'est pas facile et son voyage sera non seulement initiatique mais aussi un pèlerinage décevant où il sera toujours confronté à l'inconnu et traité comme un Berbère barbare qui n'arrive pas à comprendre la haute culture de l'image. Il serait malhonnête de ne pas souligner la fascination de ce futur inconnu (la belle photographe, une Land Rover, un mirage de vie plus facile). Comme dans la plupart des livres de Tournier, la dichotomie est plus qu'évidente : la vie pauvre dans une oasis saharienne vs la vie opulente du Nord et surtout la culture du signe vs la culture de l'image.

Quitter son entourage, son enfance (Idriss a quinze ans) correspond à abandonner en même temps la culture du signe; est-ce possible ? Cet acte important est souligné par la découverte d'Idriss ; au moment du mariage de Mohammed ben Souhil avec Aïcha, Idriss aperçoit une femme noire, danseuse qui s'appelle Zett Zobeida et qui se trouve au milieu des danseurs jouant le rôle de l'animatrice de danse; ce qui retient l'attention du jeune garçon fasciné par la danse et la danseuse, c'est un bijou

[...] tournant autour d'un lacet de cuir, une goutte d'or d'un éclat et d'un profil admirables. On ne peut concevoir un objet d'une plus simple et plus concise perfection. Tout semble contenu dans cet ovale légèrement renflé à sa base. [...] C'est le signe pur, la forme absolue. [...] Que Zett Zobeida et sa goutte d'or soient l'émanation d'un monde sans image, l'antithèse de la femme platinée à l'appareil de photo, Idriss commença peut-être à le soupçonner ce soir-là .(Tournier, 2002 : 31)

Ses réflexions sont interrompues par l'histoire appelée « Barberousse ou Le portrait du roi » racontée par Abdullah Fehr, le conteur noir qui est venu de très loin. Cette histoire qui ouvre le livre de même que l'histoire de « La Reine blonde » qui le termine est une sorte de mise en abyme, procédé très efficace qui met en valeur le rôle du signe et l'art de lire l'image, donc la thématique qui y est fondamentale.

Après avoir écouté cette histoire fascinante qui ne laisse pas Driss indifférent, il veut à tout prix revoir la danseuse, il ne la rencontre pas, mais dans le sable, il trouve un objet brillant ; c'est la goutte d'or avec son lacet cassé. Puisqu'il ne voit plus la danseuse, il cache le bijou dans sa poche et il s'en va.

A partir de ce moment-là, cet objet devient une partie de lui-même, grâce à lui il ne pourra pas oublier sa région natale, ses racines. Au moment où il commence son grand trajet vers Paris, la goutte d'or est ce lien de plus en plus précis qui le lie avec tout ce qu'il a quitté. Ainsi, l'axe anthropologique du livre est lié fortement à l'axe indiquant l'impact ou même le choc des deux civilisations (celle du signe et de l'image dont nous avons déjà parlé).

Son trajet correspond aux lieux réels et on peut accompagner Idriss, carte en mains ; tous les points topographiques sont fidèles à l'aspect géographique de cette partie d'Algérie. Les étapes successives de son voyage sont loin d'être idylliques. La première étape qui le conduit jusqu'à Béni-Abbès dans le camion de Salah Brahim qui « l'a méchamment ridiculisé », n'est pas un beau début ; le conducteur est volé par un autre passager, nomade noir, un Toubou qui déçoit Idriss par son comportement tellement étranger à son ancien ami, Ibrahim. Ce Toubou n'est pas donc digne de l'amitié espérée par le garçon. A ce moment-là, il se rend compte de la perte non cicatrisée d'Ibrahim.

Cette étape est ponctuée d'autres événements peu agréables; au moment où il s'approche de l'hôtel *Rym* avec piscine, tennis et terrasse dominant la palmeraie où il aperçoit une blonde qui ressemble à celle de la Land Rover (ajoutons qu'Idriss sera en recherche permanente de cette femme), un employé noir, porteur des valises lui crie :

Dis donc, toi là-bas ! Tu n'as rien à faire ici. Va un peu plus loin !

[...] C'était pour la première fois qu'on lui parlait sur ce ton. Il demeura saisi d'étonnement, non parce qu'il ne ne comprenait pas, mais au contraire parce qu'il découvrirait soudain avec une clarté lumineuse sa place dans cette société si nouvelle pour lui. Non seulement il n'appartenait pas à la catégorie des clients de l'hôtel, mais le personnel avait le droit de l'interpeller et de le chasser. Il s'éloigna en ruminant cette vérité essentielle, évidente, mais qu'il ne soupçonnait pas quelques minutes plus tôt. (Tournier, 2002 : 74)

Idriss commence à apprendre les règles de la société non saharienne; cette leçon est amère, mais elle ouvre sur une longue initiation qui sera la plus douloureuse à Paris. Nous voudrions souligner que *La goutte d'or* est considéré par nous comme un ouvrage où des problèmes brûlants et peu agréables ont été esquissés ; entre autres le problème du centre et de la périphérie qui est à son tour lié à la question d'immigrés (ici, en France). Ces questions sont présentées d'une façon courageuse, sans aucun ton pleurnicheur. Cette première période de la pérégrination d'Idriss riche en déceptions et découvertes nous permet de considérer le livre de Tournier comme un roman d'apprentissage et d'initiation.

L'enchevêtrement permanent des deux axes, dont nous avons déjà parlé, est bien visible au moment de la visite du musée saharien où Idriss se mêle au groupe des touristes du troisième âge. Le guide explique la façon de vivre des Sahariens ; pour Idriss, c'est un choc ; sa maison, sa vie, les objets dont il se servait « il y avait moins de quarante-huit heures » étaient lui étrangers, ce n'était pas son Sahara ; il y découvre la fausseté de la représentation; donc l'image ment . Car

Ces règles de vie quotidienne, il les connaissait pour les avoir toujours observées, mais comme spontanément et sans les avoir jamais entendu formuler. De les entendre de la bouche d'un Français, confondu dans un groupe de touristes à cheveux blancs, lui donnait une sorte de vertige. Il avait l'impression qu'on l'arrachait à lui-même, comme si son âme avait soudain quitté son corps, et l'observait de l'extérieur avec stупeur. (Tournier, 2002 : 78)

Déjà en Afrique, plus exactement en Algérie à Béni Abbès, Idriss ressent son étrangeté par rapport à son entourage social et par rapport à la représentation de la vie, donc de sa vie saharienne; le musée est pour lui un mensonge. Un seul moment de vérité est un reflet de son visage dans la vitre; Idriss est un élément immanent du Sahara même dans l'entourage faux. Dès ce moment, il verra à plusieurs reprises l'image du désert qui, selon lui, n'a rien à voir avec le vrai Sahara, son Sahara.

Il paraît intéressant de voir ce garçon déçu et fasciné simultanément par l'image. A Béchar qui est le point suivant de son voyage, il est attiré par la façade d'une boutique *Mustapha artiste photographe* où il aperçoit des gens qui « se font photographier en studio devant un décor peint représentant le

Sahara ! » (Tournier, 2002 : 84) Rien de plus fictif pour lui que ce Sahara imaginé par quelque artiste; c'est une autre preuve que l'image induit en erreur.

Cette dépréciation de l'image et la fausseté de son sens, trouve sa validation sur le car-ferry *Tipassa* qui lie Oran à Marseille. Evidemment, Driss vit un moment difficile au moment où le ferry quitte le quai de port, Idriss se sent solitaire, le bateau a levé les amarres et a quitté Oran comme lui qui vient de quitter sa famille, son milieu, ses amis pour partir à la recherche de soi-même, à la recherche du sens, à la recherche de sa photographie prise par une Parisienne. Mais, la distance qui augmente avec chaque minute de son voyage aiguise sa perception du monde.

[...] il découvrait une vision nouvelle de sa terre natale. Pour la première fois, il pensait à Tabelbala comme à une entité cohérente et cernable. Oui, l'éloignement venait enfin de rassembler dans sa mémoire sa mère et son troupeau, sa maison et la palmeraie, la place du marché où stationnait le car de Salah Brahim, le visage de ses frères, de ses cousines. Un sanglot sec vint mourir dans sa gorge. Il se sentait perdu, abandonné, rejeté devant cette eau, grise comme l'au-delà. (Tournier, 2002 : 95)

Ce ton nostalgique rappelle les histoires pour enfants où les jeunes protagonistes quittent leur lieu natal à la recherche d'un but concret (rappelons-nous *Le Livre coeur* d'Edmondo De Amicis), mais cette citation est en même temps (le penchant de Tournier pour la dichotomie est de nouveau incontestable) la mise en valeur de la distance qui selon Simone Weil est l'âme de l'art. Cet aspect de son voyage mérite une réflexion parce qu'il traite la thématique de la condition de vie de tous les immigrés (Idriss représente l'exilé, plus exactement immigré économique qui est parti à l'étranger pour gagner sa vie), l'accusation de leur façon de vivre en France (qu'on trouve dans le livre), a un caractère presque politique; c'est une quasi condamnation de leur traitement par les Français. Nous voudrions seulement rappeler, après Olivia Bianchi, que « l'exil est vécu comme une coupure, une fracture, une perte. » (Bianchi, 2005:1) Parallèlement, pour la première fois, Idriss voit sa vie d'une façon cohérente, structurée ; la distance met en relief ces éléments qui jusqu'à ce moment-là, étaient rituels, inconscients. A bord de *Tipassa* son passé a un sens qui n'a rien de dénaturé comme les images qu'il vient de voir. L'antithèse *faux/vrai* se révèle aussi pendant la conversation avec un autre adolescent, orfèvre qui va encore plus loin ; à Bruxelles, ou à Amsterdam pour trouver un travail digne de ses mains délicates. Après avoir aperçu le talisman d'Idriss, il lui explique la valeur importante de son gri-gri saharien.

C'est du latin : bulla aurea, la bulle d'or. Tous les orfèvres connaissent ça. C'est un insigne romain et même étrusque qui subsiste encore de nos jours dans certaines tribus sahariennes. Les enfants romains de naissance libre portaient cette goutte d'or suspendue à leur cou par une bélière, comme preuve de leur condition. Lorsqu'ils échangeaient la robe prétexte contre la toge virile, ils abandonnaient également la bulla aurea en offrande aux lares domestiques. [...]

- Alors ma goutte d'or, qu'est-ce qu'elle veut dire ?

- Que tu es un enfant libre.

- Et ensuite ?

- Ensuite... Tu vas devenir un homme, et alors tu verras bien ce qui arrivera à ta goutte d'or, et à toi aussi. (Tournier, 2002:103)

Idriss perdra son talisman à Marseille au moment où il rencontre une prostituée (toujours une fille blonde qui ressemblait à la femme de la Land Rover), ainsi il perd sa « *bullá aurea*, talisman oasien et signe de liberté. » (GO, 114) A partir de ce moment-là, sa recherche de la photo, de la Parisienne est accompagnée de la pensée de retrouver la bulle d'or, signe de sa liberté et de sa culture originelle, saharienne; sa perte correspond donc à la perte de son identité. Ainsi, son voyage acquiert un sens complémentaire qui enrichit son périple.

Le premier message du territoire français, cette terre promise pour les voyageurs de *Tipassa* vient de la télé ; les spectateurs regardent tout d'abord une publicité de la poudre à laver *Soleil*, ensuite les manifestations des étudiants au Quartier latin. Ces deux messages ne correspondent en aucun cas au pays des rêves ; est-ce que les images mentent ? La question semble pertinente. La déception d'Idriss est encore plus profonde à Marseille et pendant son voyage en train à Paris ; ce décalage entre le pays de la prospérité, amical et la réalité n'est pas unique. Idriss tombe partout sur des représentations de l'Afrique qui n'ont rien à voir avec ce continent. Il tombe sur une énorme affiche :

qui ornait le bâtiment des bureaux de location des car-ferries : « Avec votre voiture, allez passer les fêtes de fin d'année dans le paradis d'une oasis saharienne. » Idriss regardait médusé l'image offerte d'une oasis saharienne. Un massif de palmes et de fleurs exorbitantes entourait une piscine en forme de haricot. Des filles blondes en minuscule bikini minaudaient autour du bassin turquoise, et buvaient dans des hauts verres avec des pailles coudées. [...] Une oasis saharienne ? [...] Et lui, Idriss, n'en était-il pas le pur produit ? Il ne se retrouvait pas dans cette image de rêve. (Tournier, 2002 : 106-107)

Marseille sous le brouillard, ville froide renforce en lui le sentiment de dépaysement. Au moment de prendre son train pour Paris il est suffisamment mûr pour constater l'incompatibilité de l'univers de l'image (affiches, photographies, émissions à la télé qui sont toujours multicolores et douces exceptée cette émission sur la manifestation à Paris) avec la réalité grise et triste. Ce qui l'aide à continuer son voyage, c'est le souvenir de la goutte d'or, objet idéal, de même que la réminiscence du chant de Zett Zobeida, propriétaire de *bullá aurea*. Ce chant, ou plutôt une « litanie obsédante » est pour l'instant énigmatique, mais il trouvera son explication à la fin du livre (le fait d'étiqueter cet ouvrage comme conte philosophique n'est pas aléatoire; il impose la morale qu'on trouvera à la fin du livre de même que la solutions des énigmes comme celle concernant la chanson bizarre).

A Paris, Idriss apprend la vie d'immigré maghrébin; tout d'abord grâce aux explications de son cousin Achour qui lui montre les différences essentielles entre *ici* et *là-bas* ; ses constatations sont très amères :

- Ici, c'est pas comme au pays, lui disait-il. Au pays, t'es coincé dans une famille, dans un village. Si tu te maries, bon Dieu, tu deviens la propriété de ta belle-mère ! Tu deviens comme un meuble de la maison. Ici non, c'est la liberté! Alors ici, pas de famille, pas de village, pas de belle-mère! T'es tout seul. Avec une foule de gens qui passent sans te regarder. Tu peux tomber par terre. Les passants continueront. Personne te ramassera. C'est ça la liberté. C'est dur. Très dur. [...]

- Ici, t'es comme un bouchon qui flotte sur l'eau. [...]. tu dois profiter de tout ce qui se présente.

[...] Les Français, [...] faut pas croire qu'ils nous aiment pas. Ils nous aiment à leur façon. Mais à condition qu'on reste par terre. Faut qu'on soit humble, minable. Un Arabe riche et puissant, les Français supportent pas ça. [...] Non, un Arabe, ça doit rester pauvre. Ils nous aiment à leur façon. Mais à condition qu'on reste par terre. Faut qu'on soit humble, minable. Un Arabe riche et puissant, les Français supportent pas ça. [...] Non, un Arabe, ça doit rester pauvre. Les Français sont charitables avec les pauvres Arabes, surtout les Français de gauche. Et ça leur fait tellement plaisir de se sentir charitables ! (Tournier, 2002 : 122-123)

Idriss suivra les conseils d'Achour au pied de la lettre, l'attitude des Français, Idriss la connaîtra à fond. Partout où il travaille, il a affaire à des êtres qui profitent de son attrait physique pour ensuite vendre son image ; c'est le cas de Monsieur Mage, réalisateur de clips publicitaires qui va engager Idriss dans la publicité de la boisson « Palmeraie ». Dans le studio, Idriss tombe sur un décor en plastique, mais aussi sur un chameau original avec lequel il converse en berbère. Après avoir tourné la pub, on n'a plus besoin d'animal, on réfléchit sur ce qu'on fera avec lui et tout d'un coup un assistant constate :

[...] c'est comme les travailleurs immigrés. On croyait les avoir loués et pouvoir les renvoyer chez eux quand on n'en aurait plus besoin, et puis on s'aperçoit qu'on les a achetés et qu'on doit les garder en France. (Tournier, 2002 : 151)

Pour Idriss c'est une excellente occasion pour vérifier les opinions de son cousin, mais aussi le moment pour se lier d'amitié avec cet animal qu'on décide d'emmener aux abattoirs hippophagiques de Vaugirard, mais c'est Idriss qui va l'accompagner. Cette « promenade » effectuée la nuit au centre de Paris abonde en moments burlesques pour se terminer dans le Jardin d'acclimatation où le chameau, abandonné comme Idriss va être le jouet des enfants, une telle fin de l'histoire de l'animal soulage le jeune Berbère.

Idriss va se faire mouler pour fabriquer des mannequins africains ce qui s'avérera une opération difficile, il aura aussi une proposition à faire l'automate dans une vitrine. Ce monde de la publicité, des gens fascinés par des mannequins et leurs images, situe Idriss dans l'univers de la représentation et bien que celle-ci soit trompeuse, le jeune garçon va de vitrine en vitrine pour réaliser l'objectif premier de sa quête : retrouver son portrait, ensuite, sa goutte d'or. Ses aventures avec les gens parfois grotesques qui vivent des images n'effacent pas cette idée profonde. Cependant le contact avec ce monde extérieur le fatigue tellement qu'il ne quitte plus son foyer qui se trouve dans le quartier de la Goutte-d'Or. On y observe sa fascination de tout ce qui n'est pas l'image ; tout d'abord c'est la radio, donc les sons, il se lie d'amitié avec un ouvrier tailleur d'origine égyptienne Mohammed Amouzine qui le conduit au maître calligraphe. Peu à peu, Idriss guérit, renouant avec sa culture du signe grâce aux leçons du maître calligraphe, Abd Al Ghafri qui dit à ses disciples ce que le signe en racontant l'histoire de la Reine blonde qui boucle le livre et fait pendant à la première histoire du début du livre sur Barberousse ou Le portrait du roi (ce que nous l'avons déjà indiqué au début de notre communication). Cette histoire est la clef de tout ce conte car ceux qui savent lire l'image comme un ensemble de signes ne peuvent pas être persécutés par son pouvoir maléfique. « La profonde sagesse de la calligraphie » anéantit ce pouvoir. Grâce à son maître, Idriss comprend enfin les paroles de la chanson de Zett Zobeida lesquelles glorifient la primauté de l'écriture.

A la fin du livre, Idriss avec un marteau pneumatique, « symbole du travailleur maghrébin » (qu'il ne sait pas bien manier) accompagné de son équipe sur la place Vendôme, aperçoit sa goutte d'or dans la vitre d'un bijoutier élégant, enfin il retrouve sa *bullia aurea*, symbole du monde saharien. Il commence une danse folle avec ce marteau restant sourd et aveugle au bruit autour de lui lequel devient infernal : la vitre est brisée, la sirène d'alarme est déclenchée et des policiers apparaissent.

Idriss n'a pas trouvé son portrait pris dans l'oasis saharienne, il n'a pas non plus rencontré la Française qui a pris cette photo malgré quelques illusions de l'avoir vue, mais il a compris le sens de son voyage d'apprentissage à savoir le rôle de sa culture du signe confrontée à la culture occidentale de l'image qui est stérile, superficielle au moment où on ne possède pas d'outils propres pour la comprendre. Idriss ne rentre pas dans son oasis comme Lala de *Désert* de Le Clézio. Son périple n'est pas bouclé, mais ce jeune Maghrébin, souvent humilié, solitaire vivant dans des conditions plus que modestes a manifesté sa joie de re-trouver le sens de sa vie. La liberté et la vérité du signe (confrontée tout au long du livre au mensonge de l'image) symbolisées par la goutte d'or redonnent l'envie de vivre, même si cette vie n'est pas facile.

Notes

¹ Le nomade n'a pas ici son sens exact. Comme le souligne Michał Mrozowicki, Gilles Deleuze et Felix Guattari mettent en relief la différence entre le migrateur et le nomade; selon eux, le nomade n'a jamais un but, par contre, le migrateur se déplace d'un lieu à l'autre. Et pourtant, Tournier ne respecte pas une telle catégorisation. Pour lui, les migrants sont très souvent nomades. (Mrozowicki, 2000 : 289)

Bibliographie

- Affergan, F. (1987) *Exotisme et altérité. Essai sur les fondements d'une critique de l'anthropologie*. Paris: PUF.
- Bianchi, O. (2005) «Penser l'exil pour penser l'être». *Le Portique*, no1, p. 1.
- Cesari J. (1997) *Faut-il avoir peur de l'islam?* Paris: Presses de Sciences Po.
- Ferro, M. (2002) *Le choc de l'islam (XVIII - XXIe siècle)*. Paris : Odile Jacob.
- Huntington, S. P. (2000) *Le Choc des civilisations*. Paris : Odile Jacob poches.
- Moura, J.-M. (1992) *L'image du tiers monde dans le roman contemporain*. Paris : PUF.
- Mrozowicki, M. (2000) *Wersje, inwersje, kontrowersje - szkic o prozie Michela Tourniera*. Gdańsk : Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego.
- Remacle, X., *Comprendre la culture arabo-musulmane*. Bruxelles, Lyon : Vista, Chronique sociale.
- Tournier M. (2002) *La goutte d'or*. Paris : Gallimard (Folio 1908).